

Six mille et deux nuits sous un ciel d'Orient

Christine Palmiéri

Volume 39, numéro 6 (234), décembre 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31781ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Palmiéri, C. (1997). Six mille et deux nuits sous un ciel d'Orient. *Liberté*, 39(6), 102–117.

CHRISTINE PALMIÉRI
SIX MILLE ET DEUX NUITS
SOUS UN CIEL D'ORIENT

(l'Orient plie sous l'aile du muezzin)

Ce matin j'ouvrais la porte sans ouvrir les yeux.

Non

j'ouvrais les yeux sans ouvrir la porte.

Mais les murs

je ne peux les traverser les murs

trop de pierres amoncelées

d'histoires qui n'en finissent pas

car

tout commence par ces murs

Oui

il suffit d'un mur

et bâtir une histoire

car le sol oui

je sais

il ne reste que le sol

mais un sol sans mur n'est

Rien

vous voyez tout mène vers ce sol

les murs voilà longtemps qu'ils sont tombés dans

ma mémoire

à force

de les creuser de mes yeux pour y scruter voyeuse
mon enfance

la fenêtre oui

bien sûr

la fenêtre me direz-vous

voilà longtemps qu'elle est murée

et pour cause

La maison

(la maison la maison)

la maison

plus qu'une maison de deuil

où

je dois laisser reposer les morts

Voyez-vous

j'y ai vu défiler tous ces êtres chers

c'est pour conserver leur voix que je n'ai plus jamais

ouvert

la

fenêtre

je les voulais là

qu'elles restent là

à m'attendre

On ne descend pas dans les tombeaux en plein soleil

ma chambre

(ma chambre ma chambre)

n'était plus qu'un mausolée aux morts

le sol

(le sol le sol)

immense tombeau de faïence où fleurissent encore

dans ce

carrelage froid de la mort les centaines de tulipes

noires que je

piétinais sous mes premiers pas

et c'est là que j'enterrais tous mes jeux mes rêves
 mes cris mes pleurs mes poupées mes livres roses et
 verts mes dessins mes peintures mes poèmes mes
 squelettes d'humains et d'animaux mes cailloux mes
 grains des sables du désert mes silences mes musiques
 mes voix d'amis leurs chansons les entendez-vous?
(l'oreille collée au carrelage)

là dans le coin à droite
 attendez attendez elles glissent vers le haut
 Combien de lunes se sont cambrées sous leurs
 plaintes sur la terrasse

tous
 engloutis sous le carrelage même la terrasse le son
 rauque du gravat
 radeau mille fois amarré dans ma mémoire dans le
 vide
 l'immensité du passé où je me suis agrippée

(et l'Orient plie sous l'aile du muezzin)

il me fallait toucher
 toucher

toucher de l'oreille
 de l'œil
 toucher de la langue
 toucher mais plus encore

caresser
 caresser

de la tempe
 de la hanche *(de la hanche)*
 caresser le passé *(de la hanche de la hanche)*

mais encore

écrire
 (épreuve plus concrète)
 manipuler
 la matière même des mots qui dit que
 l'écriture
 n'est que mentale ?

manuelle des doigts à la nuque quand la pensée en
 va-et-vient pâte pétrie dans la boue noire glisse sur le
 blanc de la feuille

un borbier l'écriture

l'encre jusqu'au coude réchauffée dans la gorge
 voyelles et consonnes martelant les tympanes le front
 plissé les mains jamais assez rapides et l'œil
 toujours impatient

comment assouplir la nuque *(comment)*
 quand l'idée l'étire la contracte
 entre doigts et cerveau
 l'étau de la langue l'entonnoir le filtre
 pour une caresse
 de papier
 et l'image l'œil rassasié

puis
 toucher à nouveau
 toucher les mots
 lécher à jamais le passé

Un quai ce carrelage où je m'agenouillais quand je
 revenais de piller la mort sous chaque carreau pour
 reconstruire l'édifice fantôme d'une vie

(et l'Orient plie sous l'aile du muezzin)

tomber-retomber
 tomber encore toujours pieds joints dans les tulipes
(tulipes tulipes tulipes tulipes tulipes tulipes tulipes)
 lianes qui me rattrapent quand je m'envole trop haut
 et ce bruit clinquant
 talons sur la faïence
 lame incisant la gorge cette voix
 murmurant mille fois

« n'oublie jamais le sol qui t'a mise debout au
 monde, t'a plantée là sur le chemin de l'homme »
 glaciale la réalité elle vous happe dès qu'on la repousse
 vous fait des signes comme ça
 gendarme réglant la circulation de chaque souvenir
 toujours l'ordre
 l'ordre des motifs que je fais et défais dans le flou de
 ma mémoire

tout m'y conduit
 toujours
 et je cours en vain après les ombres qui glissent lisses
 sous les pétales
(tulipes tulipes tulipes tulipes tulipes tulipes tulipes)

croyez-moi dans ses spirales il a tout aspiré ce carrelage
 avec ses triangulations ambrées il devient lexique
 le lexique de mon enfance où je réapprends à
 marcher à parler du monde au monde
(tulipes)

la chute toujours brusque dans le vocabulaire de
 mon enfance
 où les mots d'espoir se fanent au bout de mes doigts
 qui contournent encore le pistil stylisé de chaque fleur
 remplie de rêves
 (à jamais) perdus

je les ai sans cesse ravivées comme les pierres au fond
de l'aquarium

ces bribes de mémoires

comment expliquer autrement la résistance, bastion
du passé, de ces quatre murs frêles, de cette cour en L,
de ces portails tôleés plus que jamais grinçants, de
l'oranger quinquagénaire devant

la faune de béton qui s'érige sur les fondations du
quartier jusqu'au ciel de demain

et le bougainvillier déplacé sur le côté d'une force
vitale à faire frémir ces nouvelles constructions

la terrasse certes a perdu tous ses horizons sa hauteur
vertigineuse où je devenais maître de l'univers transportée
dans l'espace

le voici mon royaume rétréci par les affres de la réalité
Peu m'importe

le monde pour moi est né de ces murs

de ces espaces carrelés de céramique ou de faïence je
n'ai pas vérifié vertes roses blanches et noires ma
chambre

une fenêtre un carrelage et toute une vie

(une fenêtre un carrelage et toute une vie)

je me blottirai sur chaque carreau un à un retraçant
le trajet de l'enfance à rebours de gauche à droite de
droite à gauche tourbillonnante toupie dans la fureur
l'euphorie

détesté tant et tant de fois ce carrelage parce que froid
plein d'arabesques mauresques rampantes sous mes
pieds aux couleurs acidulées

(tulipes) je me souviens l'avoir recou-
vert d'un immense tapis pour protéger mon regard

il m'a fait haïr Matisse ses peintures où je le voyais
grimper sur le fond de la toile mur basculant dans le

début du cubisme s'il avait fallu qu'il grimpe sur les murs de ma chambre j'en serais morte d'horreur

aujourd'hui je le découperais je l'encadrerais j'en ferais le sujet de ma thèse car voyez-vous ses arabesques folles courent dans mes veines nouent ma gorge où le bougainvillier refléurit

parmi les courbes de ses pédoncules mon regard s'est forgé balcon d'où j'observe les lignes sinueuses les contours de ma vie

ainsi l'art sous les pieds à perte de réalité et la tête toujours dans les palmiers je vivais consciemment dans l'ailleurs

(sous l'aile du muezzin)

imaginons les premiers pas

le sol stable solide immobile sous la plante des pieds une première terre comme un premier pas sur Saturne

imaginons ce sol accueillant mon corps ecchymoses aux genoux aux fesses aux épaules à la tête et toujours cette multitude de lianes d'arabesques un marécage dans les yeux un horizon de fleurs pétrifiées couchées tapis qu'on déploie pour accueillir les grands et les morts

ma destinée s'arrêterait là ? où elle commençait ? sur un champ de fleurs mortifiées dans la glaçure des jours comme en chantier dans une vie ?

(tulipes tulipes)

une prémonition ce carrelage prenant de plus en plus l'allure d'une tombe tombeaux des Oudaïas des Cherkaouines de Mahomet d'Hassan d'Abd el-Kader des dynasties Saâdiennes de mon père de ma mère faire ses premiers pas sur les morts sur la mort

imaginons encore

des petits petons boudinés tentant d'ériger un corps
vers les astres n'est-ce pas là que nous espérons tous
aller ?

je l'ai tant détesté

tout y était déjà inscrit il était le ciel et la terre
l'avenir séquestré et le passé vagabond errant toujours
dans mes réveils dans les plis de ma vie tache
prégnante et vive

imaginons revenir

revenir ou plutôt retourner en avant en arrière à
l'endroit à l'envers j'en perds le sud et tout raison-
nement possible

revenir et retrouver ce sol quelque trente ans plus
tard

(imaginons)

revenir oui mais sans se déchausser

Comprenez que l'œuvre de Raynaud ne peut qu'at-
tiser cette angoisse affligeante du lisse du luisant du
vide du manque de texture de la froideur dure du
bruit rebondissant sur l'étanchéité même qui rompt
brusquement tout contact avec la terre

le recouvrement de la mort qui nie

purifie
aseptise

l'assainissement du mal

Raynaud ses espaces ouverts sur la morgue ses
couronnes de perles de verre ses cercueils de métal
immenses malles parées pour le grand voyage ferrées

scellées pour tenir la mort loin à distance des vivants
 mais les murs de faïence notre reflet dessus qui se
 promène icône vivante d'un monde aliéné par l'idée de
 sa propre mort

retournons à ce retour

(sous l'aile du muezzin)

d'abord il a fallu refaire l'Espagne son trajet je
 veux dire cela fait partie du rituel on ne peut aborder
 le Maroc depuis la France qu'en passant par l'Espagne
 l'avion aurait effacé tant de traces

l'Espagne tout entière dans un ravissement de
 couleurs carrelait déjà mon corps de mille azulejos plus le
 sud se rapprochait de nous

moi mes bagages débordant de souvenirs terreux
 de langues sèches d'œil brûlé de sels marins de la Costa
 Brava à la Costa del Sol

je rêvais je rêvais de sables tièdes sous l'épiderme
 je rêvais aussi de faïence fraîche
 car ainsi j'appris à marcher en claudiquant déjà sur
 les paradoxes de notre éducation un pas dans la nature
 un pas dans la culture un pas dans la vie un pas dans
 la mort à la découverte du monde

Mais j'oubliais
 n'oublions pas que j'écris du Québec
 me resituer sans cesse
 comme jeter l'ancre souche sans racine dans le roulis
 du temps
 le Québec sous chaque battement de cils
 entre les fibres de mes poumons
 aspirer inspirer ventiler le chaos de la mémoire
 soudain les deux pieds sur la terre d'exil

Laquelle

celle qui se moule entre les orteils les oreilles les
narines les mâchoires le regard qui se blottit au creux du
ventre prend forme de corps qu'elle pétrit

un double moule

une meule un mortier

dans la poitrine un hache-cœur

qui broie

corps âme esprit

se laisser rouler sur les clôtures

se blessant aux piques pointées vers le ciel

l'épreuve toujours

dès qu'une porte s'entrouvre

dans les yeux pourtant

plein de ciel

de terre d'eau surtout vous devinez plein de

neige

(les deux pieds sur la terre d'exil)

voilà bien des années qu'on m'avait prévenue

n'y retourne pas plus rien n'existe

plus rien alors n'avait existé ?

je m'étais inventé un passé moi qui n'avais pas de
pays de famille d'amis d'enfance

on m'avait tout enlevé

pourtant moi entité vivante j'existais

j'ai failli dire enterrée vivante oui enterrée vivante
par mon passé dans mon passé rasé avec le
quartier la maison de mon enfance

pourtant sur mon chemin sombre des couloirs de
l'hiver

je croisais
 un ange un fantôme mis au monde sur la rue
 Michel-Ange

un archange de ma rue
 évadé du *Jugement dernier* ou de la *Création du monde*
 un peintre du nom d'Abdelouahed

Abdel premier

Abdel le premier de ma rue la disparue ressuscitée
 par lui au niveau métro de l'UQAM face à la biblio-
 thèque je me dis que les démons rôdant hors des rayons
 de l'enfer commençaient déjà leur ronde dans ma tête
 l'Espoir dans toute la pesanteur de son mot s'infiltrait
 en moi ne laissant plus de place désormais au doute

je devais vérifier

je retrouverais non seulement mon pays d'enfance
 mon quartier ma rue mais aussi mon carrelage

je n'ai pas dit mon pays vous l'avez sans doute
 remarqué j'ai dit mon pays d'enfance

la distinction est grande

il est difficile de s'approprier un pays quand on naît
 directement au paradis

imaginez vivre sans responsabilité aucun droit ni
 obligation civile

étranger à vie

tel était notre statut notre identité notre visa sur
 terre

partout et pour toujours

étranger jusque dans les veines un paradis circulant
 à l'intérieur du corps

l'exil nulle part l'exil en nous

un état de demi-sommeil en permanence être sans

être tout à fait là tout à fait pour soi uniquement
pour soi un hamac intérieur où se repose l'être

le Maroc à nous (en nous) pour cueillir l'amande et
l'olive

(l'amande et l'olive)

quelques dattes fraîches et du jasmin le long des murs
sans oublier les mimosas dans le jardin de madame Brun
veuve et distinguée baronne aux fréquentations
douteuses

Cabranne répétait ses *voyures* en coupant les haies
d'aubépine il connaissait les mystères des plantes et les
secrets des hommes et des femmes bien sûr surtout
ceux des chiens qui aboyaient à son chapeau de paille
effiloché

c'était vivre dans un jardin toute l'année toutes
ses années

vivre dehors en dehors du monde à la porte du
monde au dos du monde à la face du monde
vivre

dévalant la grande pente le moteur haletant à toute
allure en même temps que les grands rouleaux des
vagues que l'on voyait au loin à droite s'écrasant sur la
plage

une marée à nous pour nous on s'inventait une
marée on devait s'inventer une marée

on n'avait rien pour s'aliéner
rien pas de patrie pas de parti pris un no man's
land de l'être qui invente son chemin voilà le paradis
un lieu sans route sans direction sans ailleurs
un jardin d'Éden pour tous les étrangers du sang
témoin rien de plus et même moins bâillonnés la

bouche pleine de fruits le regard piégé par l'ombre des
peupliers

on se perdait parfois dans les plaintes aiguës et
sinueuses du sirocco tiède parfois brûlant haleine
du monde rampante sur notre échine courbée caresse
sensuelle de l'univers

Comment oublier le mouvement du temps la lente
chute de la terre qui plonge le soleil dans l'océan il
sombrait en moi chaque soir illuminant mes nuits
jusqu'au matin je comprends toutes ces nuits d'in-
sommie comment dormir au paradis ? pourquoi
dormir au paradis ? quand la nuit vous prend

au fond du lit tourner et retourner
vers nulle part même pas vers

La Mecque quand la voix grave du muezzin appelle
dans le noir les pèlerins

Allah Allah Allah Allah

l'écho du ciel se mêlant aux incantations
troublantes

vous devenez petit
tout petit vous
que personne n'appelle

vous cherchez partez perdez le paradis sur les
centaines de routes creusées par d'autres

vous vous insérez dans leur ombre mais jamais
jamais vous ne posséderez d'ombre c'est ainsi que
l'on quitte le paradis

traînant en guise de racine un débris de carrelage
incrusté au fond de la mémoire.

(et l'Orient plie sous l'aile du muezzin)

Mais quittons

quittons ces lieux de prières lieux sacrés des fidèles
quittons ces sols frémissant de promesses

c'est par le bas qu'on prie Allah
que les mots rebondissent sur les carrelages de
zelliges

c'est par une parole fraîche
qu'on s'adresse à dieu dans ces pays d'Orient
d'ambre de miel de coriandre et d'anis

elles arrivent ainsi plus rapidement à dieu les
paroles

qu'il attend toujours à l'est vers le soleil levant
c'est à l'est aussi que je me levais à l'est de ma chambre
sous les franges roses du baldaquin je m'y enfermais
les longues nuits d'insomnie toutes les nuits

non voyez-vous je ne suis pas restée clouée les
yeux rivés dans l'entrelacs des marécages de ma chambre
ce sol hypnotisant sa moiteur toujours plus répugnante

malgré l'athéisme autoritaire paternel j'appris à
regarder haut toujours plus haut plus haut que les
cathédrales les clochers les beffrois les minarets même
que les palmiers dattiers auxquels je mesurais mon
regard crevant parfois les nuages

je montais une à une les marches

(marche après marche marche après marche)

les épaules moulant le ciel toujours au-dessus des
têtes enrubannées je montais au-dessus des chimères
du mauvais œil et autres sortilèges vers l'autre monde
celui merveilleux des terrasses

La terrasse

monde des hauteurs du lointain de la démesure de

l'impossible destin c'est là que prenait forme l'univers
 que la terre entreprenait son éternelle ronde c'est là que
 se pesait le poids de l'existence au-dessus des têtes des
 corps des aînés des cadets

d'en haut une termitière le monde étranger soudain

j'étais dans une loge d'honneur
 un observatoire la terrasse
 un théâtre une scène
 l'horizon les palmiers la mer pour décors aux ciels
 hurlant avec l'agneau

terrifiants ciels ensanglantés du couchant plus que la
 carcasse dépecée du mouton ils étaient pour moi l'au-
 delà de toute espérance mes ciels les voir mourir eux
 aussi que me restait-il

les pigeons les poules les coqs les brebis les lapins les
 canards les pintades tous faisaient partie du même
 grand jeu de la vie disait mon père

mais le ciel

il ne pouvait se permettre de mourir lui aussi
 que de fois penchée plus haut sur le toit de mon
 atelier

une fois même je l'ai touché de mes doigts l'ai
 caressé embrassé un baiser d'espoir

la terre ?

ne m'offrait pas d'espace pour mon ombre

je la traînais dans un sac serré sous mon bras

il l'a prise

m'a offert un carré de lui-même il était tracé au-dessus
 de la maison quand

dans un rêve je l'avais remarqué chaque maison
 son lopin de ciel le nôtre plus clair avec un petit
 nuage dodu un oreiller pour mes rares sommeils

Non

il ne pouvait se permettre de mourir le ciel

j'attendais jusqu'à ce que sa dernière plaie se referme
dans le noir de son bleu et descendre me coucher
quand

le cri de l'agneau recommençant deux à deux je
montais les marches
vers la mort

l'œil tuméfié de salive la langue serpentant le cou
tranché la nuque cassée il m'arrivait d'assister à
l'égorgement voir le geste précis de l'égorgeur plus vif
que mon cri et celui de la bête

la veille de ma main je l'avais sûrement nourri et cela
tous les ans pour l'Aïd El Kébir fête de l'agneau
l'agneau de Raddouj

(silence)

et j'enfouissais mes hurlements sourds sous les dalles
quand sur les cordes à linge en rideau de chair les
viscères et la peau dégoulinant de sang séchaient là
où mes robes de coton et les soies de ma mère se
balançaient dans le vent le jour précédant la fête

je sais la terrasse

je vous avais promis

un monde merveilleux comprenez

mille ciels et mille agneaux mourants

une pluie de sang dans les gouttières de la mémoire

il faut laisser sécher.